

### **Relation d'objet, 20 mars 57**

Ces choses semblent entraîner dans un certain nombre d'esprits de très grandes résistances. Néanmoins il m'a semblé que c'était une voie plus simple, pour faire sentir une certaine dimension, que de conseiller par exemple la lecture, voire de la commenter, de M. FREGE, mathématicien de ce siècle qui s'est consacré à cette science en apparence la plus simple des simples, qui est l'arithmétique, et qui a cru devoir faire des détours considérables, parce que plus une chose est près de la simplicité plus elle est difficile à saisir, mais assurément des détours tout à fait convaincants pour démontrer qu'il n'y a aucune déduction possible du nombre 3 à partir de l'expérience seulement. Ceci bien entendu nous entraîne dans une série de spéculations philosophiques ou mathématiques desquelles je n'ai pas cru devoir vous faire subir l'épreuve. Ceci est néanmoins très important, car si aucune déduction de l'expérience, contrairement à ce qu'en pouvait croire M. Jung, ne peut nous faire accéder au nombre 3, il est certain que la distinction de l'ordre symbolique par rapport à l'ordre réel entre dans le réel comme un soc et y introduit une dimension originale, et que cette dimension, nous autres analystes et pour autant que nous travaillons sur ce registre de la parole, nous devons tenir compte de son originalité. C'est ceci qui est en cause dans l'occasion. Pour tout dire je crains de vous fatiguer et je vais vous faire autre chose, je vais vous dire une idée plus intuitive qui m'est venue et celle-là est moins certaine dans son affirmation. Néanmoins je peux vous la dire, c'est la remarque qui m'est venue un jour à l'esprit, alors que je me trouvais dans un formidable zoo situé quelque part à soixante kilomètres de Londres et où les animaux y paraissent dans la plus entière liberté, les grilles étant enterrées dans le sol au fond de fossés invisibles. Je contemplai le lion entouré de trois magnifiques lionnes, ceci dans l'aspect de la bonne entente et de l'humeur la plus pacifique. Il me semble que je n'ai pas fait dans mon esprit un saut trop grand alors que Je me demandai pourquoi cette bonne entente entre ces animaux à propos desquels je devais normalement, d'après ce que nous connaissons, voir éclater les signes de la rivalité ou du conflit les plus manifestes. C'est simplement parce que le lion ne sait pas compter jusqu'à trois. Entendez bien que c'est parce que le lion ne sait pas compter jusqu'à trois que les lionnes n'éprouvent pas entre elles le moindre sentiment de jalousie, au moins apparent. Je livre ceci à votre méditation.

### **L'identification 28 février 1962**

Mais bien sûr, pour pouvoir affirmer cela, il faut avoir fondé le nombre lui-même ailleurs que dans cette intuition. Au reste, à supposer que notre cosmonaute ne la conserve pas, cette intuition euclidienne de l'espace, et celle beaucoup plus discutée encore du temps qui lui est appendue dans Kant, à savoir quelque chose qui peut se projeter sur une ligne, qu'est-ce que ça prouvera? Ça prouvera simplement qu'il est tout de même capable d'appuyer correctement sur les boutons sans recourir à leur schématisation, ça prouvera simplement que ce qui est d'ores et déjà réfutable ici est réfuté là-haut dans

l'intuition elle-même! Ce qui, vous me le direz, réduit peut-être un peu la portée de la question que nous avons à lui poser. Et c'est bien pour cela qu'il y a d'autres questions plus importantes à lui poser, qui sont justement les nôtres, et particulièrement celle-ci, ce que devient dans l'état d'apesanteur une pulsion sexuelle qui a l'habitude de se manifester en ayant l'air d'aller contre. Et si le fait qu'il soit entièrement collé à l'intérieur d'une machine, j'entends, au sens matériel du mot, qui incarne, manifeste d'une façon si évidente le fantasme phallique, ne l'aliène pas, particulièrement à son rapport avec les fonctions d'apesanteur naturelles au désir mâle ? Voilà une autre question dans laquelle je crois que nous avons tout à fait légitimement notre nez à mettre.

Pour revenir sur le nombre, dont il peut vous étonner que j'en fasse un élément si évidemment détaché de l'intuition pure, de l'expérience sensible, je ne vais pas ici vous faire un séminaire sur les Foundations of arithmetic, titre anglais de FREGE, auquel je vous prie de vous reporter parce que c'est un livre aussi fascinant que les Chroniques Martiennes, où vous verrez qu'il est en tout cas évident qu'il n'y a aucune déduction empirique possible de la fonction du nombre mais que, comme je n'ai pas l'intention de vous faire un cours sur ce sujet, je me contenterai, parce que c'est dans notre propos, de vous faire remarquer que par exemple les cinq points ainsi disposés :: que vous pouvez voir sur la face d'un dé, c'est bien une figure qui peut symboliser le nombre cinq, mais que vous auriez tout à fait tort de croire que d'aucune façon le nombre cinq soit donné par cette figure. Comme je ne désire pas vous fatiguer à vous faire des détours infinis, je pense que le plus court est de vous faire imaginer une expérience de conditionnement que vous seriez en train de poursuivre sur un animal.

C'est assez fréquent, pour voir cette faculté de discernement, à cet animal, dans telle situation constituée de buts à atteindre, supposez que vous lui donniez des formes diverses. [Supposez que,] à côté de cette disposition, chose qui constitue une figure, vous n'attendez en aucun cas et d'aucun animal qu'il réagisse de la même façon à la figure suivante •••••, qui est pourtant aussi un cinq, ou à celle-ci :: qui ne l'est pas moins, à savoir la forme du pentagone. Si jamais un animal réagissait de la même façon à ces trois figures, eh bien ! vous seriez stupéfaits, et très précisément pour la raison que vous seriez alors absolument convaincus que l'animal sait compter. Or vous savez qu'il ne sait pas compter. Cela n'est pas une preuve, certes, de l'origine non empirique de la fonction du nombre. Je vous le répète, ceci mérite une discussion détaillée, dont après tout la seule raison vraie, sensée, sérieuse que j'ai de vous conseiller vivement de vous y intéresser, est qu'il est surprenant de voir à quel point peu de mathématiciens, encore que ce ne soient bien entendu que des mathématiciens qui les aient bien traités, s'y intéressent vraiment. Ce sera donc de votre part, si vous vous y intéressez, une oeuvre de miséricorde, visiter les malades, s'intéresser aux questions peu intéressantes, est-ce que ce n'est pas aussi par quelque côté notre fonction ?

## **Les problèmes cruciaux pour la psychanalyse**

**27 janvier 1965**

Je donne la parole immédiatement à **Yves Duroux**.

Yves Duroux – Je crois que, dans le peu de temps qui reste, il est très difficile que je puisse faire et mon exposé et que Jacques-Alain Miller puisse faire le sien.

Jacques Lacan – Eh bien, faites le vôtre !

Yves Duroux – Ce n'est pas possible, dans la mesure où Jacques-Alain Miller est appuyé sur beaucoup des points que je donne, et je crois que le bénéfice de l'exposé serait nul si nous ne sommes pas appuyés l'un sur l'autre, dans une seule continuité.

Jacques Lacan – Non, pas du tout, ce n'est pas forcé. On reprendra la prochaine fois, peu importe. Vous donnez votre travail ; les gens resteront en suspens, et voilà tout.

Yves Duroux – Il faudra presque que je le recommence la prochaine fois.

Jacques Lacan – Eh bien, pourquoi pas? Moi-même j'avais apporté quelque chose de tout à fait exemplaire, je le retarde aussi. Allez-y.

Yves Duroux – Le sujet de l'exposé, dont je n'assume que la première partie, s'intitulait Le nombre et le manque. Il est appuyé sur la lecture précise d'un livre de FREGE qui s'appelle Die Grundlagen der Arithmetik. L'objet propre de l'investigation est ce qu'on nomme la suite naturelle des nombres entiers. On peut ou étudier les propriétés du nombre, ou étudier leur nature.

J'entends par propriété ce que les mathématiciens font dans un domaine qui est délimité par les axiomes de Peano. Je ne les énonce pas. Miller pourra peut-être les énoncer.

A partir de ces axiomes, des sortes de propriétés sont données sur les nombres entiers, mais pour que ces axiomes puissent fonctionner il est nécessaire que soit exclu, du champ de ces axiomes, un certain nombre de questions qui sont données comme allant de soi. Ces questions, au nombre de trois :

1 – Qu'est-ce qu'un nombre? L'axiome de Peano donne pour acquis qu'on sait ce qu'est un nombre.

2 – Qu'est-ce que zéro ?

3 – Qu'est-ce que le successeur ?

Je crois que c'est autour de ces trois questions que peuvent se diversifier des réponses sur ce qu'est la nature du nombre entier. Je m'intéresserai pour ma part à la façon dont FREGE, critiquant une tradition, donne une réponse. Et l'ensemble de cette critique et de cette réponse constitueront la butée à partir de laquelle Jacques-Alain Miller développera son exposé.

Si le zéro, posé comme problématique, n'est pas réfléchi au-dehors, dans une fonction différente de celle des autres nombres, si ce n'est comme point particulier à partir duquel une succession est possible, c'est-à-dire que si on ne donne pas à zéro une fonction prévalente, on réduit les questions que j'ai énumérées à deux autres qui peuvent s'énoncer comme suit :

1 – Comment passer d'un rassemblement de choses à un nombre qui serait le nombre de ces choses ? Et c'est là justement le problème.

2 – Comment passer d'un nombre à un autre ?

Ces deux opérations, l'une de rassemblement, l'autre d'ajout, sont traitées par toute une tradition empiriste comme référables à l'activité d'un sujet psychologique, ces deux opérations utilisées toutes deux pour, ou rassembler des objets et nommer la collection ainsi formée, ou ajouter un objet à un autre objet. Toute cette tradition joue sur le mot, le mot est intraduisible en français, *Einheit*, qui en allemand veut dire unité et c'est à partir d'un jeu de mot sur ce mot qu'est possible une série d'ambiguïtés à propos de ces fonctions de successeur et de nombre. Une *Einheit*, c'est d'abord un élément indifférencié et indéterminé dans un ensemble quel qu'il soit. Mais une *Einheit*, ça peut aussi être, on peut aussi la prendre comme le nom un, nombre un.

Quand on dit : « un cheval et un cheval et un cheval », le un peut indiquer une unité, c'est-à-dire un élément dans un ensemble où sont posés, l'un à côté de l'autre, trois chevaux. Mais tant qu'on prend ces unités comme élément et qu'on les rassemble en la collection, on ne peut absolument pas inférer qu'il y ait un résultat auquel on attribue le nombre trois, si ce n'est par un coup de force arbitraire qui fait dénommer cette collection trois. Pour qu'on puisse dire : « un cheval et un cheval et un cheval, soit trois chevaux », il faut procéder à deux modifications. Il faut :

1 – Que le un soit conçu comme nombre,

2 – Et que le et soit transformé en signe plus.

Mais bien entendu, une fois qu'on se sera donné cette seconde opération, on n'aura rien expliqué. Simplement, on se sera posé le réel problème qui est de savoir comment un plus un plus un font trois, puisqu'on ne le confondra plus avec, simplement, le rassemblement de trois unités. C'est pourquoi le retour du nombre comme apportant une signification radicalement nouvelle, c'est-à-dire non la simple répétition d'une unité, comment ce retour du nombre comme surgissement d'une signification nouvelle peut-il être pensé, à partir du moment où on ne peut pas résoudre le problème des différences entre l'égalité des éléments, simplement posés les uns à côté des autres, et leur différence qui fait que chaque nombre, ajouté l'un après l'autre, ait une signification différente ? Et toute une tradition empiriste se contente de rapporter cette fonction du surgissement d'une nouvelle signification à une activité spécifique, et fonction d'inertie du sujet psychologique, qui consisterait à ajouter selon une ligne temporelle de successions, ajouter et nommer.

FREGE cite un nombre important de textes. Tous se ramènent à cette opération fondamentale de rassembler, ajouter, nommer. Pour supporter ces trois fonctions, qui sont les fonctions qui masquent le problème réel, il faut supposer un sujet psychologique qui énonce et opère ces activités. Si le problème est de découvrir ce qui est spécifique dans le signe plus et dans l'opération successeur, il faut pour cela arracher le concept de nombre à cette détermination psychologique.

C'est là que commence l'entreprise propre et originale de FREGE. Cette réduction du psychologique peut s'opérer en deux temps :

1 – Par une séparation que FREGE opère dans le domaine de ce qu’il appelle, comme tous ceux qui ont été pris dans les concepts psychologiques connus depuis bien longtemps, le domaine des *Vorstellungen*, domaine des *Vorstellungen* où il met d’un côté ce qu’il appelle des *Vorstellungen* psychologiques, subjectives, et d’un autre côté ce qu’il appelle les *Vorstellungen* objectives.

Cette séparation a pour objet d’effacer littéralement toute référence à un sujet et de traiter ces représentations objectives uniquement à partir de lois que FREGE appelle logiques. Qu’est-ce qui caractérise ces représentations objectives ? Ces représentations objectives sont elles-mêmes dédoublées en ce que FREGE appelle un concept et en ce que FREGE appelle un objet. Et il faut bien faire attention que, et concept et objet ne peuvent pas être séparés et que la fonction que leur assigne FREGE n’est pas différente de la fonction assignée à un prédicat par rapport à un sujet, ou, dans le langage de la logique moderne, n’est pas autre chose qu’une relation monadique, c’est-à-dire une relation dite d’un élément qui est le support de cette relation.

Et c’est à partir de cette distinction que FREGE opère une seconde distinction qui lui fait rapporter le nombre, non plus à une représentation subjective comme dans la tradition empiriste, mais fait rapporter le nombre à une ou deux représentations objectives et qui est le concept. La diversité des numérations possibles ne renvoie jamais, et en tout cas ne peut pas se supporter d’une diversité des objets. Elle est simplement l’indice d’une substitution des concepts au sens où j’ai commencé à en parler tout à l’heure, sur lesquels porte le nombre, dont le nombre est prédicat.

FREGE donne un exemple assez paradoxal. Il prend une phrase qui est : «Vénus ne possède aucune lune». A partir de cette phrase, à quoi attribuer aucune? FREGE dit qu’on n’attribue pas le aucune à l’objet lune et pour cause, puisqu’il n’y en a pas, et que néanmoins la numération zéro est une numération ; donc ce qu’on attribue, ce n’est pas à l’objet lune mais au concept «lune de Vénus ». Le concept « lune de Vénus » est rapporté à un objet qui est l’objet lune et justement, dans ce rapport du concept «lune de Vénus » à l’objet lune, ce rapport est tel que il n’y a pas de lune. D’où on attribue au concept «lune de Vénus» le nombre zéro.

C’est à partir de cette double réduction que FREGE obtient sa première définition du nombre puisque les différentes définitions du nombre n’ont pour objet que de fonder cette opération successeur dont j’ai parlé tout à l’heure.

Première définition du nombre : le nombre appartient à un concept. Mais cette définition le nombre appartient à un concept est encore incapable de nous donner ce que FREGE appelle un nombre individuel, c’est-à-dire un nombre précédé par un article défini, le un, le deux, le trois, qui sont uniques comme nombre individuel ; il n’y a pas plusieurs un, il y a un un, un deux. Mais comment savoir, uniquement avec ce qu’on a jusqu’à présent, si ce sera le un ou le deux ou le trois qui seront attribués à un concept et non pas, par exemple, Jules César? On n’a encore rien qui nous permette de déterminer si ce qui est attribué à un concept est ce nombre, qui est le nombre unique précédé de l’article défini.

Pour faire comprendre la nécessité d'une autre démarche pour parvenir à ce nombre individuel qui est strictement à cerner, FREGE prend l'exemple, toujours, des planètes et de leurs lunes, et cette fois-ci c'est : «Jupiter a quatre lunes ». « Jupiter a quatre lunes » peut être converti en cette autre phrase : «Le nombre des lunes de Jupiter est quatre ». Le est qui relie «le nombre des lunes de Jupiter» et « quatre» n'est absolument pas analogue à un est comme dans la phrase : « le ciel est bleu ». Ce n'est pas une copule, c'est une fonction beaucoup plus précise qui est une fonction d'égalité, c'est-à-dire que le nombre quatre, c'est le nombre qu'il faut cerner et poser comme égal au nombre des lunes de Jupiter, c'est-à-dire, au concept « lune de Jupiter» est attribué un nombre. Et ce nombre est posé comme égal, dans le est, à quatre qui est le nombre dont on essaie de déterminer la propriété, la nature, dans son rapport aux autres nombres entiers.

Ce détour oblige FREGE à poser une opération primordiale qui lui permet de rapporter les nombres à une pure relation logique. Cette opération, je n'en donnerai pas tous les détails, est une opération d'équivalence, qui est une relation logique qui permet d'ordonner biunivoquement des objets ou des concepts. Le « ou des concepts » ne doit pas vous inquiéter dans la mesure où, pour FREGE, chaque relation d'égalité entre des concepts ordonne également des objets tombant sous ces concepts selon la même relation d'égalité, à ce moment de sa pensée du moins.

Une fois qu'on a posé cette relation d'équivalence, on peut parvenir à une seconde, la véritable définition du nombre — évidemment, dans le vocabulaire de FREGE — qui est un peu particulière mais qui est absolument analogue... et définition reprise dans toute la tradition logiciste formaliste. La définition c'est : le nombre qui appartient au concept F par exemple, dont j'ai parlé tout à l'heure, est l'extension du concept «équivalent au concept F». C'est-à-dire qu'on a posé un concept déterminé F; on a déterminé par la relation d'équivalence toutes les équivalences de ce concept F et on définit le nombre comme l'extension de ce concept équivalent au concept F, c'est-à-dire toutes les équivalences du concept F. L'extension de ce concept est à prendre au sens le plus simple c'est-à-dire le nombre d'objets qu'il y a dans une place.

Si les définitions du nombre s'obtiennent à partir de cette relation d'équivalence FREGE pense, ayant exclu le nombre individuel, plus exactement l'ayant retardé en son investigation, et l'ayant en quelque sorte mis au bout, comme couronnement de tout son système d'équivalence, FREGE va essayer à partir de cette machine qu'on pourrait ordonner selon deux axes, un axe horizontal dans lequel joue la relation d'équivalence, et un axe vertical qui est l'axe spécifique de la relation entre le concept et l'objet, c'est-à-dire que la relation du concept à l'objet est continuellement... c'est-à-dire qu'on peut toujours, à partir du moment où on a un concept, le transformer en objet d'un nouveau concept puisque le rapport du concept à l'objet est un rapport purement logique de relation.

C'est à partir de ces deux axes qui constituent sa machine relationnelle que FREGE prétend maintenant cerner les différents nombres et nous apercevons que cerner les différents nombres revient à simplement répondre à deux des

trois questions énoncées au début : «qu'est-ce que zéro ?» et «qu'est-ce qu'un successeur ?», étant donné que si on a zéro et que, si on a le successeur de zéro, le reste, ça va tout seul. C'est à partir de cette définition de zéro qu'on peut pointer un peu ce qui peut tourner dans la définition de FREGE. La première définition nécessaire, c'est la définition du zéro. Le problème est de savoir si on va pouvoir définir le zéro autrement que par référence tautologique à la nonexistence d'objet tombant sous le concept. Tout à l'heure, j'ai pu attribuer le nombre zéro à « lune de Vénus », parce que :

1 – Je posai que « lune de Vénus » était un concept, c'est-à-dire existant objectivement.

2 – Je sais qu'il n'y a rien qui tombe dessous.

Pour se donner ce nombre zéro FREGE forge le concept de «non-identique à soi-même» qui est défini par lui comme un concept contradictoire et FREGE déclare que à n'importe quel concept contradictoire — et il laisse apparaître les concepts contradictoires reçus dans la logique traditionnelle, le cercle carré ou la montagne d'or — à n'importe quel concept sous lequel ne tombe aucun objet, à ce concept est attribué le nom zéro. Autrement dit le zéro se définit par la contradiction logique, qui est le garant de la non-existence de l'objet, c'est-à-dire qu'il y a renvoi entre la non-existence de l'objet qui est constatée, décrétée, puisqu'on dit qu'il n'y a pas de centaure, et puis la contradiction logique du concept de centaure... contradictoire.

Jacques Lacan – Ou licorne...

Yves Duroux – Ou licorne. On comprend très bien si c'est le concept contradictoire avec lui-même, le concept à partir duquel pourra se dérouler la définition du nombre. Il y a un problème qui se pose et qui n'est pas résolu par FREGE — je ne fais que l'indiquer parce qu'il est posé dans la logique mathématique — c'est à savoir s'il y a plusieurs classes. FREGE ne se pose pas le problème. Il pense que, dans la mesure où il a défini de façon générale le rapport du nombre au concept par l'équivalence de tous les concepts, que pour la classe zéro, il y en a aussi plusieurs. En tout cas, il ne pose pas le problème. Par exemple les autres mathématiciens sont obligés de poser une classe zéro et un ensemble vide.

La deuxième opération qui permettra d'engendrer toute la suite des nombres est l'opération successeur. FREGE donne simultanément la définition du un et la définition de l'opération successeur. Je dis simultanément parce que je crois qu'on peut dire et montrer qu'elles s'impliquent l'une l'autre et la définition qu'il donne du successeur n'est pensable qu'à partir du moment où il a défini le un à partir de cette opération successeur. Autrement dit pour l'opération successeur je ne donnerai que la définition de FREGE, qu'il pose avant le un, puis après je montrerai comment il ne peut se donner cette opération successeur que parce qu'il se donne ce rapport de un à zéro.

L'opération successeur est définie simplement comme suit. On dit qu'un nombre suit naturellement dans la suite un autre nombre si ce nombre est attribué à un concept sous lequel tombe un objet  $x$  tel qu'il y ait un autre nombre, c'est le nombre que ce premier nombre suit, tel qu'il soit attribué à un concept sous lequel tombe le concept précédent et qui ne soit pas  $x$ , c'est-à-dire l'objet tombé sous le concept précédent. Ça, c'est une définition purement formelle

qui met simplement en évidence que le nombre du concept qui suit par rapport au nombre qui le précède, le nombre qui le précède a pour objet le concept précédent à condition que ce ne soit pas l'objet qui tombe sous le concept précédent.

Cette définition est purement formelle et je dis que FREGE la fonde, en donnant immédiatement après... après il passe à la définition du un. Il va dire, comment vais-je donner la définition du un ? La définition du un, elle est assez simple, elle consiste à se donner un concept égal à zéro. Quel objet tombe sous ce concept ? Sous ce concept tombe l'objet zéro. Après, FREGE se demande quel est le concept sous lequel tombe l'objet égal à zéro et non égal à zéro. Égal à zéro et non égal à zéro, on se rappelle que c'est une définition contradictoire, donc qu'elle définit le nombre zéro, autrement dit, se donnant une première définition, le concept égal à zéro, sous ce concept tombe l'objet zéro. Puis se donnant une deuxième définition, le concept égal à zéro et non-égal à zéro, c'est le nombre zéro. On le sait puisqu'on l'a déjà défini tout à l'heure.

A partir de ces deux propositions FREGE peut dire : «un suit zéro dans la mesure où un est attribué au concept égal à zéro». Pourquoi suit-il zéro ? Parce que zéro est l'objet qui tombe sous le concept zéro et qui en même temps n'est pas égal à zéro. Autrement dit contradictoire. Donc l'opération successeur est engendrée par un double jeu de contradictions dans le passage du zéro au un. On peut dire sans trop excéder le champ de FREGE que la réduction de l'opération successeur se fait par une opération de double contradiction. Zéro se donnant comme contradictoire, le passage de zéro à un se donnant par la contradiction contradictoire, je pense pouvoir dire que le moteur qui engendre la succession chez FREGE est purement une négation de la négation. Tout l'appareil qui a consisté à réduire le nombre est un appareil commun à toute une partie des mathématiques. Il est absolument méconnu qu'il ne peut pas faire difficulté. On peut très bien l'admettre comme inclus dans le champ de la logique mathématique et ne pas nous poser de questions. Il fonctionne très bien tout seul. Cet appareil est-il capable de répondre à la question, comment après zéro il y a un ? Comment ce un est successeur et comment est-il tellement successeur que celui qui viendra après ce un sera deux ? FREGE pense l'avoir résolue de la façon que je vous ai dite, ce jeu de double contradiction. Je ne m'interrogerai pas sur la légitimité de cette opération. Je laisserai à Jacques-Alain Miller le soin de le faire.

Je voudrais simplement dire que chez les empiristes comme chez FREGE le nom du nombre, que FREGE appelle nom individuel, n'est jamais obtenu que par, en dernier recours, comme une sorte de coup de force, comme, si vous voulez, comme un sceau que le scellé s'appliquerait lui-même. Et deuxièmement chez les uns et chez les autres, chez FREGE comme chez les empiristes, le nombre est toujours capturé par une opération qui a pour fonction de faire le plein ou par un rassemblement ou par cette opération que FREGE appelle correspondance biunivoque qui a exactement la fonction de rassembler exhaustivement tout un champ d'objets. D'un côté c'est l'activité d'un sujet, de l'autre côté c'est l'opération dite logique d'équivalence et qui ont la même fonction.

Je crois que, si on veut répondre à la question qui est posée au départ, on peut

se demander comment le retour du nombre comme signification différente est possible, à savoir s'il y a d'autres principes qui sont capables de rendre compte de ces significations différentes. Si vous voulez, j'ai donné, à propos de ces questions, une bande de Moebius, il faut maintenant la tordre. C'est ce que fera Jacques-Alain Miller.

Jacques Lacan – Les nécessités de la coupure du temps laissent donc le discours d'Yves Duroux en suspens jusqu'au moment où Jacques-Alain Miller, à notre prochaine réunion fermée, vous en montrera la relation, l'incidence directe avec ce qui nous occupe au premier chef, à savoir le rapport du sujet au signifiant pour autant qu'ici vous le voyez se dessiner simplement — je parle pour ceux pour qui les questions qui peuvent s'élever sous leurs formes les plus confuses — se dessiner dans les rapports du zéro et du un. Ne vous contentez pas, bien entendu, de cette analogie sommaire. Si aujourd'hui nous avons pris soin de vous faire rendre compte, avec la plus grande fidélité, d'un texte fondamental dans l'histoire des mathématiques, à laquelle je crois qu'une bonne partie d'entre vous n'est pas introduite, et encore moins familière, si nous avons pris ce soin c'est qu'il est nécessaire que vous sachiez là que ce sont des questions si prégnantes que même pour des gens, les mathématiciens, qui n'ont après tout pas besoin de cette élaboration pour faire fonctionner leur appareil, elles se posent néanmoins et qu'elles ont leur fécondité.

En effet, tout ce qui s'est produit récemment comme recherches mathématiques, et recherches mathématiques assez fécondes pour en avoir transformé absolument tout l'aspect, se trouve fondé de l'aveu de ceux-là mêmes qui l'ont fait passer dans les faits, nommément par exemple Bertrand Russell, rapporté à cet ouvrage inaugural et méconnu jusqu'à ce que Russell, lui-même partiellement, en redécouvre le ressort, car l'ouvrage était resté pendant plus de vingt-cinq ans dans la plus profonde obscurité.

Je pense que, si disparates au premier abord que puissent vous apparaître les deux exposés que vous avez entendus aujourd'hui... et je le souligne, ceux à qui ce discord ferait faire un effort de gymnastique mentale qui leur paraîtrait trop ardu, ceux-là précisément sont ceux auxquels j'ai dit qu'après tout, ils ne sont pas forcés de s'y soumettre. Si un tel rapport doit pour vous être établi, c'est très certainement par mille fils de communication dont je ne ferai que vous citer qu'un car, après tout il est bien entendu, depuis longtemps, que quand le philosophe essaie d'accorder la pensée avec l'objet de sa prise, il vous dira aussitôt que la licorne est quelque chose, comme on dit, qui n'existe pas. Néanmoins, une licorne, est-ce que ça existe, et dans quelle mesure ? Un centaure, est-ce que ça existe, et est-ce que ça existe un peu plus à partir du moment où c'est le centaure Untel, Nessos ou Chiron ? C'est une question qui est pour nous de la plus grande importance parce que c'est bien là ce dont il s'agit dans notre pratique, à savoir l'incidence de la nomination à son état conceptuel, ou à son état pur, dans le nom propre, à laquelle nous avons affaire, à l'initium même de ce qui détermine le sujet, et dans son histoire, et dans sa structure, et dans sa présence dans l'opération analytique.

Ce texte de Duroux sera de même, car je considère que c'est là un service très grand qu'il vous a rendu en vous donnant d'un ouvrage, les *Grundlagen der Arithmetik* de FREGE, un résumé remarquablement court, tout à fait substantiel et qui est la pierre, le point, l'os de référence grâce auquel cette conjonction qui se sera faite à notre prochaine réunion entre les questions en apparence purement techniques qu'il a soulevées, se raccordent à notre pratique. Tous ceux donc qui désirent, dans des conditions qui alors sont plus larges que celles que je disais tout à l'heure...

Le texte de Leclair ne doit être pris — sauf aux risques et périls de celui qui l'acquerra sans y apporter aucune réponse — le texte de Leclair, c'est à ceux-là, et ceux-là seuls qui auront à y ajouter quelque chose qu'il sera remis. Pour les autres, qui sont là comme auditeurs et en quelque sorte encore en suspens, tous ceux qui veulent avoir pour la prochaine fois affronté, préparé ce que nous apportera Jacques-Alain Miller sont priés de lever le doigt... Bon, nous évaluons alors à quatre-vingt le nombre de textes qui seront tirés, et c'est à la même place et au même endroit que, dans un délai alors d'une quinzaine, que Duroux, si cela lui convient, ait le temps de revoir le texte qui est ici dactylographié, que vous pourrez le trouver à la même adresse de façon, ceux, je pense en grand nombre, qui ont pu laisser échapper certaines des articulations parfaitement serrées et bien modulées, et strictement équivalentes au texte de FREGE, que ceux-là arrivent donc à notre prochaine réunion pour entendre ce qui suivra.

## **Les problèmes cruciaux pour la psychanalyse**

**24 février 1965**

extrait du propos de Jacques Alain Miller:

Le fil conducteur en sera le discours tenu par Gottlob FREGE dans ses *Grundlagen der Arithmetik*, privilégié parce qu'il questionne les termes acceptés comme premiers dans l'axiomatique, suffisante à construire la théorie des nombres naturels, axiomatique de Peano. Ces termes, qui sont acceptés comme premiers de cette axiomatique, on vous les a énumérés au dernier séminaire fermé, il s'agit du terme de zéro, de celui de nombre et de celui de successeur.

Aucun des infléchissements apportés ensuite à cette visée première par FREGE ne nous retiendra. Nous nous tiendrons donc en-deçà de la thématization de la différence du sens et de la référence, comme de la définition du concept, plus tard introduite à partir de la prédication, qui le fait alors fonctionner, le concept, dans la dimension de la non-saturation, qui est comme le reste de la différence entre prédication et identité. Ceci pour répondre à quelqu'un qui reprochait à l'exposé précédent de négliger le concept de saturation.

Il est donc bien clair que je ne parle pas — ce serait bien présomptueux — en philosophe. D'ailleurs, du philosophe je ne connais qu'une seule définition, celle de Henri Heine, acceptée par Freud, citée par lui, qui dit :

«Avec ses bonnets de nuit et les lambeaux de sa robe de chambre, il bouche les trous de l'édifice universel. »

La fonction du philosophe, celle de saturation, ne lui est pas particulière, ce qui ici caractérise le philosophe comme tel, c'est l'étendue de son champ, étendue qui est celle de l'édifice universel. Ce dont il importe que vous soyez persuadés, c'est que le linguiste comme le logicien, à leurs niveaux, suturent.

Ce sera donc, non pas de la philosophie mais peut-être de l'épistémologie que je ferai ici, et peut-être plus précisément ce que Georges Canguilhem, qui serait bien étonné d'être cité ici, appelle un travail sur des concepts. Ici ces concepts sont le sujet et le signifiant.

## LE ZÉRO ET LE UN

La question, dans sa forme la plus générale, s'énonce ainsi : qu'est-ce qui fonctionne dans la suite des nombres entiers naturels à quoi il faut rapporter leur progression ? La question est donc de qui ? La réponse, je la livre avant de l'atteindre, est que dans le procès logique de la constitution de cette suite, c'est-à-dire dans la genèse de la progression, la fonction du sujet, méconnue, opère. Cette proposition ne peut manquer de prendre figure de paradoxe pour qui n'ignore pas, et sans doute vous êtes maintenant au fait, que le discours logique de FREGE s'entame d'exclure ce qui, dans une théorie dite empiriste, s'avère essentiel à faire passer la collection d'unités à l'unité du nombre, ce qui permet, dans cette théorie empiriste, de passer de la collection de l'unité à l'unité du nombre, c'est la fonction du sujet ainsi nommé dans une théorie empiriste. L'unité ainsi assurée à la collection n'est permanente qu'autant que le nombre y fonctionne comme un nom, nom de la collection, nom qui a dû lui venir pour que sa transformation s'accomplisse en unité. La nomination a donc ici pour fonction d'assurer l'unification. Et, dans ces théories empiristes, le sujet assure cette fonction corrélatrice du nom qui est celle du don du nom, dont la liaison essentielle à la nomination s'avoue sans fard, telle quelle, et on peut ajouter que c'est de ce don du nom, où la fonction du sujet peut se laisser réduire, que s'origine sa définition comme créateur de la fiction. Seulement ce sujet, ici nommé désigné, est un sujet défini par ses attributs psychologiques. Le sujet que FREGE exclut au début de son discours est ce sujet là, ce sujet défini comme détenteur d'un pouvoir, et essentiellement détenteur d'une mémoire qui lui permet de circonscrire cette collection et de ne pas laisser se perdre tous ses éléments qui sont interchangeables. Donc le discours de FREGE, se dressant d'entrée de jeu contre la fondation psychologique de l'arithmétique, exclut le sujet du champ où le concept du nombre a à apparaître. Ce qu'il s'agit de montrer, c'est que le sujet ne se réduit pas, dans sa fonction la plus essentielle, à son pouvoir psychologique.

Vous savez que le discours de FREGE se développe tout entier à partir du système fondamental de trois concepts, le concept du concept, le concept d'objet, le concept de nombre, et de deux relations, relation du concept à l'objet, relation qui se nomme la subsomption, la seconde qui est la relation du concept au nombre qui sera pour nous l'assignation.

Le schéma est donc très simple. Je le reproduis.

Il est clair que cette ouverture,  $\Lambda$ , est la marque de la relation de subsomption

comme telle. La définition du concept, telle que FREGE la donne, n'est pas faite pour surprendre, en ce qu'elle se situe dans la ligne de la pensée la plus classique, puisque sa fonction est de rassemblement. Mais l'inédit ici, et le spécifiquement logique, est que le concept est défini par la seule relation qu'il entretient avec le subsumé. L'objet qui tombe sous le concept prend son sens de la différence d'avec la chose, simplement corps occupant une certaine spatio-temporalité dans le monde. Car ici l'objet est défini seulement par sa propriété de tomber sous un concept, sans égard à ses déterminations, qu'une investigation autre que la logique pourrait lui découvrir. Il est donc ici essentiellement privé de ses déterminations empiriques. Il apparaît donc que le concept qui sera opératoire dans le système ne sera pas le concept formé à partir des déterminations mais le concept de l'identité à un concept. C'est par ce redoublement-là que nous entrons dans la dimension logique comme telle. Il est essentiel de voir que l'entrée dans la dimension logique comme telle est produite par l'apparition de l'identité.

C'est ainsi que, dans l'oeuvre de FREGE, ce n'est qu'apparemment qu'il est question du concept, par exemple, « lune de la terre ». Il s'agit en fait du concept « identique au concept lune de la terre », car comme il s'agit du concept « identique au concept lune de la terre », ce qui tombe sous le concept n'est pas la chose, comme telle, mais seulement la chose en tant qu'elle est une.

L'assignation du nombre, la deuxième relation, se déduit de cette subsomption comme extension du concept « identique au concept lune de la terre ». On voit donc que ce qui tomberait sous le concept « lune de la terre » serait la lune, mais ce qui tombe sous le concept « identique au concept lune de la terre », c'est un objet, c'est l'objet « lune de la terre », c'est-à-dire l'unité. D'où la formule de FREGE, le nombre assigné au concept F est l'extension du concept « identique au concept F ».

Cette tripartition de FREGE a donc pour effet de ne laisser à la chose que le seul support de son identité à elle-même, en quoi elle est objet de ce concept. Le fondement du système de FREGE est donc à pointer dans la fonction de l'identité en tant que c'est elle qui accomplit la transformation de toute chose en objet, à ne lui laisser que la détermination de son unité.

Par exemple, si je m'occupe à rassembler ce qui tombe sous le concept « enfant d'Agamemnon », j'aurai ces enfants qui ont pour nom Chrysothémis, Électre, Iphigénie et Oreste. Et je ne peux pas assigner un nombre à cette collection sinon à faire intervenir le concept de l'identique au concept enfant d'Agamemnon. Grâce à la fiction de ce concept, chaque enfant interviendra ici en tant qu'appliqué à lui-même, ce qui le transforme en unité, ce qui le fait passer au statut d'objet comme tel numérable. Le logique, ici, s'origine de la conjonction de la fonction de subsomption c'est-à-dire de rassemblement à la fonction de l'identité par quoi — le point est capital, nous en verrons l'incidence tout à l'heure — le subsumé se ramène à l'identique. Et le nom de la collection subsumée c'est d'être « enfant de » pour devenir quatre.

L'important ici, vous le saisissez déjà, c'est que l'unité, qu'on pourrait dire unifiante du concept comme assignat du nombre, est subordonnée à la fonction

de l'unité comme distinctive. Le nombre comme nom n'est plus alors le nom unifiant d'une collection mais le nom distinctif d'une unité. Le un, cet un de l'identique du subsumé, cet un là est ce qu'a de commun tout nombre d'être avant tout constitué comme une unité. Au point de l'élaboration où nous atteignons, je pense que vous sentirez le poids de la définition de l'identique que je vais produire, dans ceci que c'est la fonction qu'assume l'identité qui permet que les choses du monde reçoivent leur statut de signifiant.

Vous comprenez que, en ce qui concerne cette définition de l'identité, en tant qu'elle va donner son vrai sens au concept du nombre, il s'en déduit qu'elle ne doit rien lui emprunter, à cette fin de pouvoir engendrer la possibilité de la numération. Cette définition, pivotale dans son système, FREGE l'emprunte à Leibniz. Elle tient dans cette courte phrase :

*Eadem sunt quorum unum potest substitui alteri salva veritate,*

identiques sont les choses dont l'une peut être substituée à l'autre sans que la vérité se perde.»

Ce qui s'accomplit dans cette formule, qui pourrait paraître anodine si FREGE lui-même n'y mettait pas l'accent, vous en mesurez l'importance, c'est l'émergence de la dimension de la vérité comme nécessaire à ce que fonctionne l'identité.

Comme logicien occupé de la genèse du nombre, FREGE n'utilise cette définition qu'autant qu'elle laisse le loisir de la modifier dans une définition de l'identité à soi-même. Et là nous touchons en un point encore plus radical que celui que vise la définition de Leibniz, puisqu'après tout la définition de la vérité, quand l'identité à soi est concernée, est bien plus menacée. Si l'on suit la phrase de Leibniz, après tout la défaillance de la vérité, cette perte de la vérité dans la substitution d'une chose à une autre, cette perte dont la possibilité un instant est ouverte par la phrase de Leibniz, cette perte serait aussitôt suivie du rétablissement de la vérité pour une nouvelle relation car si je substitue à une chose une chose qui ne lui est pas identique, la vérité se perd mais elle se retrouve en ce que cette nouvelle chose sera identique à elle-même. Tandis que, qu'une chose ne soit pas identique à elle-même, subvertit de fond en comble le champ de la vérité, le ruine et l'abolit jusqu'à sa racine. Vous comprenez en quoi la sauvegarde de la vérité est intéressée à cet identique à soi qui assure le passage de la chose à l'objet. C'est au champ de la vérité que l'identité à soi surgit. Et l'identique est à situer au champ de la vérité en tant qu'elle est essentielle à ce que ce champ puisse être sauvegardé.

**LA VÉRITÉ EST. CHAQUE CHOSE EST IDENTIQUE À SOI**

Maintenant, faisons un peu fonctionner le schéma de FREGE, cette tripartition si simple, c'est-à-dire, le faire fonctionner, parcourons ce parcours réglé qu'il nous prescrit. Soit une chose  $x$  du monde. Soit le concept de cet  $x$ . Le concept qui va intervenir ici ne sera pas le concept de  $x$  mais concept de l'identique à  $x$ . Tel est l'objet qui tombe sous le concept identique à  $x$ ,  $x$  lui-même. En cela le nombre, et là c'est le troisième terme du parcours, le nombre, qu'on va assigner à cette chose devenue objet par cette translation, sera le nombre un. J'ai pris  $x$ , ce qui veut dire que la fonction du nombre un est répétitive pour tous les objets du monde. Cette répétition qui fait que chaque chose, de passer au concept de

l'identité à soi, puis au concept de l'objet produit, fait émerger le nombre un. C'est à partir de son système ternaire, en tant qu'il est supporté par la fonction de l'identité, que FREGE peut accomplir l'engendrement qu'il poursuit de la suite des nombres entiers naturels, selon un ordre qui est le suivant, d'abord engendrement du zéro, ensuite engendrement du un, enfin engendrement successeur.

L'engendrement du zéro est admirable dans sa simplicité qui est de s'effectuer ainsi, zéro est le nombre assigné au concept « non identique à soi ».

Autrement dit, concept non identique à soi, comme la vérité existe, objet zéro. Et le nombre, alors, qui qualifie l'extension de ce concept, est le nombre 0. Dans cet engendrement du 0, j'ai mis en évidence qu'il est soutenu par cette proposition, qui lui est nécessairement antécédente, que la vérité existe et doit être sauvée.

Si aucun objet ne correspond au concept non identique à soi, c'est qu'il faut que la vérité persiste. S'il n'y a pas de chose qui ne soit pas identique à soi, c'est qu'elle est contradictoire avec la dimension même de la vérité. C'est dans l'énoncé décisif que le nombre assigné au concept de la non identité à soi est zéro, que se suture le discours logique. Mais — là je vais traverser décidément l'énoncé de FREGE — il est clair que pour réaliser cette primordiale suturation il a fallu évoquer, au niveau du concept, cet objet non identique à soi qui s'est trouvé rejeté ensuite de la dimension de la vérité et dont le zéro qui s'inscrit à la place du nombre, traite comme la marque de l'exclusion. Il n'y a pas, à la place de l'objet subsumé lui-même, à cette place intérieure du système, il n'y a pas d'écriture possible, et le zéro qui s'y inscrit, qui pourrait s'y inscrire, ne serait que la figuration d'un blanc.

Le un maintenant s'engendre de ce que le zéro comme nombre est susceptible de devenir concept et objet. S'il faut passer par le zéro pour engendrer le un, c'est que ce que j'ai dit du  $x$  n'était qu'une fiction. Nous sommes dans le domaine logique et on n'a pas le droit de se donner un objet du monde. C'est pourquoi, une fois qu'on a engendré le nombre zéro, on tient enfin un premier objet. C'est dire que FREGE compte pour rien cet objet qu'il a dû évoquer et rejeter primordialement. Alors, maintenant, comment engendrer le un à partir de ce premier objet qu'est le nombre zéro ? Eh bien, on se donne le concept, « identique au concept du nombre zéro ». A ce moment-là, l'objet qui tombe sous ce concept « identique au concept du nombre zéro » est l'objet « nombre zéro » lui-même, et donc l'objet qu'il faut assigner à ce concept. Voilà le un produit. Vous voyez donc que ce système joue grâce à une translation des éléments définis à toutes les places du système. On a le concept du nombre zéro et le nombre zéro devient objet pour enfin produire le nombre un.

J'aimerais poser cette formule en évidence, devant vous qui commencez à croire que ce fonctionnement est un peu lent à s'effectuer. J'aimerais poser cette formule en évidence, puisque c'est à elle que tout notre développement donnera une conséquence dont vous commencez peut-être à apercevoir la valeur, que le zéro est compté pour un. Cette propriété fondamentale du zéro d'être compté pour un — alors que son assignat conceptuel ne subsume sous lui qu'absence d'objet, qu'un blanc — cette propriété fondamentale est le support général de la suite des nombres telle que FREGE l'engendre. Ce qui est assez caractérisé,

dans une recherche moins approfondie que celle de FREGE, d'être nommé le successeur, c'est-à-dire successeur de  $n$  obtenu par l'adjonction du 1. Alors que certains se satisfont de la simple présentation de l'opération,  $n \dots n+1$  donne  $n'$  successeur de  $n - 3 \dots 3$  plus 1 donne  $4 \dots$ , cette opération dont peut se satisfaire ce  $n+1$ , FREGE l'ouvre, pour découvrir comment est possible le passage de  $n$  à son successeur, en tant qu'il est assuré par cette opération.

Le paradoxe de cet engendrement, vous le saisissez aussitôt, vous allez le saisir aussitôt que je vais produire la formule la plus générale du successeur à laquelle FREGE parvient. Cette formule est celle-ci : «Le nombre assigné au concept "membre de la série des nombres naturels se terminant par  $n$ " suit, dans la série des nombres naturels, immédiatement  $n$  ». Autrement dit, la définition de  $n+1$  c'est, nombre assigné au concept « membre de la série des nombres naturels se terminant par  $n$  ». Donnons un chiffre, vous allez voir comme c'est drôle, comme le tour de passe-passe est absolument étonnant. Voilà le nombre 3, un nombre honnête que nous connaissons bien, ici surtout. Eh bien, ce nombre 3 va me servir à constituer le concept, membre de la série des nombres naturels se terminant par trois. Il se trouve que le nombre qu'on assigne à ce concept est 4. Voilà le 1 qui est venu. Et d'où est-il venu, ce 1? Il faut un petit instant pour saisir la subtilité de la chose.

Voilà le nombre 3. Je passe le concept « membre de la série des nombres naturels se terminant par 3 », c'est-à-dire que je fais fonctionner 3 comme une réserve ; je ne le prends plus comme nombre, je le prends, cette fois-ci, si vous voulez comme concept. Je vais essayer de voir ce qu'il a dans le ventre. Alors je décompose. Qu'est-ce que 3 a dans le ventre ? Il a 1, 2, 3, trois objets, comme vous diriez. Seulement nous sommes dans l'élément du nombre, et dans l'élément du nombre on compte le 0. Dans la série des nombres naturels, le 0 compte pour 1, c'est-à-dire qu'en plus il y a le zéro, et que le zéro compte pour un. Voilà la formule fondamentale de l'engendrement de la suite des nombres. D'où il ressort que c'est de l'émergence du zéro comme un, émergence qui est produite comme le parcours du nombre à l'intérieur du cycle, qui détermine l'apparition du nombre successeur où s'évanouit le un.  $1 \dots n+1 \dots = n'$ . Le 0 est monté, il s'est fixé comme 1 au nombre suivant qui a disparu. Si bien que, ce nombre suivant, il suffira de le rouvrir une nouvelle fois et on y trouvera de nouveau ce 0 qui compte pour 1. Ce 1 du  $n+1 \dots$  qui est substituable, vous l'avez vu tout à l'heure, à tous les membres de la suite des nombres, en tant que chacun, d'être identique à soi, l'évoque nécessairement s'il n'est rien d'autre que le compte du 0, autorise à donner ici cette interprétation du signe +, du fait que sa fonction d'addition apparaît superfétatoire pour produire la suite.

Voilà donc la représentation, si l'on veut classique, de l'engendrement [1.], et voilà celle à laquelle il faut arriver [2.] [Figure IX-3], c'est-à-dire qu'il faut passer de la représentation absolument horizontale, ici marquée, à une représentation verticale où l'on voit

s'effectuer, par ce soi-disant signe +, l'émergence du 0 qui vient ici se fixer comme 1 et produire, par la différence de  $n$  à  $n'$ , ce que vous avez déjà reconnu comme un effet métonymique. Le 1 est donc à prendre comme le symbole originaire de l'émergence du 0 au champ de la vérité, et le signe + comme le signe de la transgression par quoi le 0 vient à être représenté par 1, représentation nécessaire à produire, comme un effet de sens, le nom d'un nombre comme successeur. Vous voyez donc que, dans une représentation logique, le schéma est comme écrasé sur lui-même, et que l'opération ici effectuée consiste à le déplier dans une dimension verticale pour faire surgir le nouveau nombre. Vous voyez donc que si le 1 constitue le support de chacun des nombres de la suite, c'est en tant qu'il est pour chacun d'eux le support du 0. Le schéma restitué vous présente donc la différence de la logique du signifiant à la logique logicienne. Il doit alors vous permettre d'isoler le nombre comme effet de signification, la fonction de la métonymie comme effet du zéro. Vous comprenez alors que cette proposition suture la logique, cette proposition formulée dans le premier des cinq axiomes de Peano, proposition qui établit le zéro comme un nombre, cette proposition que le zéro est un nombre est cette proposition qui, décidément, permet au niveau logique d'exister comme tel. Cette proposition que le zéro est un nombre est comme telle insoutenable et sa non validité se marquerait assez de l'hésitation qui se perpétue de sa localisation dans la suite des nombres chez Bertrand Russell. Mais sa singularité nous est assez dénoncée ici, en ceci que ce nombre compté pour objet est assigné à un concept sous lequel n'est subsumé aucun objet, si bien que, pour le compter, il faut encore le faire supporter par le 1 minimum, afin de lui attribuer le 1 décisif de la progression. La répétition qui se développe dans la suite des nombres se soutient de ceci que le zéro passe, selon un axe d'abord horizontal, franchissant le champ de la vérité sous la forme de son représentant comme un, et selon un axe vertical pour autant que son représentant ne tient lieu que de son absence. Si ceci vous l'avez entendu, qu'est-ce qui fait alors obstacle pour nous, au moins ici — car sans doute il serait normal que les logiciens se mettent à pousser les hauts cris — qu'est-ce qui fait obstacle pour nous, au moins ici, à reconnaître dans le zéro, en tant qu'il est fonction de l'excès, le lieu même du sujet qui n'est rien d'autre que cela, la possibilité d'un signifiant de plus ?

## **Les problèmes cruciaux pour la psychanalyse**

**12 mai 1965**

Il convient là de rappeler deux thèmes qui sont inclus dans l'aphorisme fondamental du signifiant représentant le sujet pour un autre signifiant. Tout est dans le statut de cet autre, tout ce que je dirai de cet autre dans ce qui va suivre, émerge, est déjà articulé parfaitement au terme de ce Sophiste que je vous évoquai à l'instant, et précisément sous la rubrique de l'Autre. Si le statut moderne du sujet n'est pas donné dans Platon, c'est pour autant que s'y dérobe, que n'y est pas articulée la tension qu'il y a de cet Autre à l'Un, et qui, cet Autre, nous permettrait de le fonder comme ce que j'appelle l'un-en-plus, cet un-en-plus

que vous ne voyez émerger dans la théorie des nombres qu'au niveau de FREGE, autrement dit, cette conception du singulier comme essentiellement du manque. Deux rapports se dessinent dans cette relation tierce, que pour vous j'articule, du signifiant représentant quelque chose auprès d'un autre signifiant, et au signifiant représentant le sujet dans une fonction d'alternance, de vel, de ou bien, ou bien ; ou bien le signifiant qui représente, ou bien le sujet et le signifiant qui s'évanouit.

## **Problèmes cruciaux**

**26 mai 65**

Or, pour en venir à un tel discours, celui que Miller a tenté de tenir, il faut si je puis dire, tenir ferme le point qui, justement rend possible l'articulation d'un discours logique, c'est-à-dire ce point qui nous est, par lui-même, présenté comme le point faible autant que le point crucial de tout discours, à savoir le point de suture. Il faut comprendre, nous rappelle Miller, que la fonction de suture, n'est pas particulière au philosophe. Il importe que vous soyez persuadés, nous rappelle-t-il, insiste-t-il même, que le logicien, comme le linguiste, à son niveau, suture. J'en suis bien persuadé. Il est clair que Miller, lui aussi logicien, ou archéologue, lui aussi suture. Mais voilà justement où est la différence, l'analyste, lui, quoi qu'il en ait, et même quand il tente de discourir sur l'analyse, l'analyste ne suture pas ou tout au moins, il devrait s'efforcer, comment dire, de se garder de cette passion.

Je pourrais m'arrêter là. Ce serait évidemment la forme la plus brève.

Néanmoins, je voudrais essayer d'argumenter un petit peu plus. Suture, c'est vite dit. De quoi s'agit-il au juste ? En quoi consiste ce point de suture dont il est fait état ?

L'une des propositions soulignées dans le texte de Miller, qui constitue l'un des axes, l'un des pivots, est celle-ci, c'est dans l'énoncé décisif que «le nombre assigné au concept de la non-identité à soi est zéro» que se suture le discours logique. Loin de moi l'idée de contester l'importance de cette remarque. Bien au contraire, elle est utile à l'analyste autant qu'au logicien. Mais, je voudrais aller plus loin et interroger l'intérêt de Miller pour le concept de la non-identité à soi. Dans son texte, l'introduction de ce concept de la non-identité à soi succède à celui, non moins fondamental, du concept de l'identité à soi qui est avancé à propos de FREGE mais en évoquant la proposition de Leibniz, à savoir, « identiques sont les choses dont l'une peut être substituée à l'autre sans que la vérité se perde » et que c'est à partir de là que l'on en arrive à cette autre proposition soulignée dans le texte de Miller, à savoir : «La vérité est, chaque chose est identique à soi».

J'ai bien pris soin, dans ce texte, de reprendre là aussi la question de la chose. Qu'est-ce que c'était que cette chose identique à soi ? Miller ne passe pas cela sous silence, bien au contraire, il nous précise, essaie de nous préciser, dans les

pages 6 et 7, les rapports du concept, de l'objet et de la chose. L'objet — je résume peut-être — c'est la chose en tant qu'elle est une et le concept est ce qui subsume, si j'ai bien compris, l'existence de l'objet. Chaque chose est identique à soi, ce qui permet à l'objet, la chose en tant qu'une, de tomber sous un concept. C'est là une proposition qu'il nous dit « pivotale ». « Identiques sont les choses dont l'une peut être substituée à l'autre sans que la vérité se perde », il faut que la chose soit identique à elle-même pour que la vérité soit sauve, et là nous trouverons, je pense, ce qui fait l'accent, le souci le plus important de ce texte, à savoir, sauver la vérité. Là encore, ce n'est pas nécessairement un souci qui soit radicalement étranger à l'analyste, mais je pense que ce n'est pas un souci essentiel, ni surtout son unique souci. Je vous ai dit, l'analyste, lui, ne suture pas, il n'a pas le même souci, il n'a pas nécessairement le souci de sauver la vérité. Dans la proposition « la vérité est, chaque chose est identique à soi », l'analyste dirait volontiers, moi au moins, « la vérité est aussi », mais la réalité est aussi, et la réalité, pour l'analyste, c'est d'envisager la chose en tant qu'elle n'est pas une, d'envisager la possibilité du non-identique à soi. Je ne dis pas que Miller ne le fasse pas, mais il le fait en bloquant tout de suite le « non-identique à soi », le concept du « non-identique à soi », par le signifiant, par le nombre zéro. Je vais essayer de me faire comprendre d'une façon un petit peu plus vivante.

Si l'on renonce, pour un temps, au sauvetage de la vérité, de la vérité avec un grand V, qu'est-ce qui apparaît? Ce qui apparaît, c'est la différence radicale, autrement dit, la différence sexuelle, la différence des sexes. Nous pouvons en trouver une référence extrêmement précise dans l'œuvre de Freud. Au moment où, discutant de la réalité de la scène primitive, à propos de l'observation de L'homme aux loups<sup>56</sup>, il s'intéresse à la problématique de la castration dans ses rapports avec l'érotisme anal, il lui vient cette expression curieuse d'un concept inconscient. Il s'en excuse, il ne sait pas très bien d'où ça vient. Ça lui vient de l'inconscient ; il propose un concept inconscient. Et de quoi s'agit-il dans ce concept inconscient ? Il s'agit certes d'une unité, d'une unité qui est le concept, mais d'une unité qui recouvre des choses non identiques à elles-mêmes, qui recouvre, dans son exemple, les fèces, l'enfant ou le pénis, pourquoi pas d'ailleurs le doigt, le doigt coupé ou le petit bouton sur le nez, voire le nez ? Nous avons l'introduction d'un concept inconscient, la notion de concept inconscient et, dans le premier exemple de Freud qui lui vient, une petite chose pouvant être séparée du corps, mais précisément une petite chose, disons, indifférente, qui n'est pas en elle-même singulière.

**PC**

**2 juin 1965**

Les relations entre la vérité et le savoir, c'est là que nous sommes portés sur le terrain de la logique et que la logique, qu'elle soit saisie là où elle s'est articulée au dernier terme, en cet auteur si important — plus important peut-être qu'il n'est généralement reçu — qu'est FREGE, mais aussi bien à l'origine, au

moment où commence, s'articule ce qu'il est peut-être trop général d'appeler dialectique, dans telle ou telle des articulations de Platon, et précisément dans les Platon qu'on appelle de la dernière période. Eh bien, des premiers pas de cette logique, avant qu'elle se cristallise sous la forme qui se véhicule à travers les siècles empaquetée sous le nom de logique formelle — qui n'est d'ailleurs qu'une caractéristique des plus externes — au niveau du Sophiste, je l'ai signalé, et à mon séminaire quelqu'un a bien voulu en frayer les premiers passages, au niveau du Sophiste, où s'articulent les questions les plus brûlantes, autour de ces deux termes, vérité et savoir.  
(leçon de séminaire à lire en entier)

Annexe des problèmes cruciaux

« Mais c'est anticiper sur une structure qu'il faut saisir dans la synchronie, et d'une rencontre qui ne soit pas d'occasion. C'est ce que nous fournit cet embrayage du 1 sur le 0, venu à nous du point où FREGE entend fonder l'arithmétique »

### **L'objet de la psychanalyse**

**8 décembre 1965**

Et alors ? Il s'agit de partir du sujet, du sujet de la science tel que nous avons cru pouvoir le pointer en cette expérience de Descartes, signe d'un point d'évanouissement, mais aussi bien dans l'effort logique de FREGE par où il nous désigne où le un doit surgir si nous voulons en donner le fondement purement logique, c'est-à-dire proprement au niveau de l'objet zéro.

### **L'objet de la psychanalyse**

**8 décembre 1965**

C'est bien en ce noeud de la fonction du manque que gît et qu'est recélé ici le point tournant de ce qui est en question. Et qu'allons-nous avoir en ce point qui est un point de béance ? Nous l'avons vu l'année dernière à propos de la genèse fregeienne du nombre un. C'est pour sauver la vérité qu'il faut que cela fonctionne. Sauver la vérité, ce qui veut dire, ne rien vouloir en savoir. Il y a une autre position qui est de jouir de la vérité. Cela c'est la pulsion épistémologique. Le savoir comme jouissance avec l'opacité qu'il entraîne dans l'abord scientifique de l'objet, voilà l'autre terme de l'antinomie. C'est entre ces deux termes que nous avons à saisir ce qu'il en est du sujet de la science. C'est là que je compte le reprendre pour vous emmener plus loin. Entendez bien, pour parler de cette fonction radicale, je n'ai rien fait encore surgir de ce qu'il en est de l'objet a

## **L'objet de la psychanalyse**

**12 janvier 1966**

C'est ici que devient fascinant ce qui se poursuit comme oeuvre, comme étreinte, comme trame, sur ce point que j'ai appelé le point d'aboutissement de la vérité et du savoir. Si l'année dernière nous avons ici fait si long, si grand état des thèmes de FREGE, c'est qu'il tente une solution — une parmi les autres mais celle-là spécialement révélatrice pour nous, d'aller dans un sens radical — de ce que nous avons vu ou entrevu ; grâce à certains de ceux qui veulent bien ici me répondre, ce que nous avons vu, c'est qu'au niveau de la conception du concept, tout est tiré du côté où ce qui va avoir à prendre valeur ou non de vérité, est marqué d'une certaine sollicitation, réduction, limitation qui est proprement celle du fait qu'il a pu en tirer la théorie du nombre qui est la sienne. Si l'on y regarde de près, le concept fregeien est entièrement centré sur ce à quoi peut être donné un nom propre. En quoi pour nous, avec la critique que j'en avais fait l'année dernière, — ici je demande pardon à ceux qui n'y étaient pas participants, — en quoi se révèle le caractère spécifiquement subjectif au sens de la structure que nous donnons au terme de sujet, de ce qui, pour un FREGE, en tant que logicien de la science, est ce qui caractérise comme tel le sujet de la science.

(...)

Mais j'en ai indiqué assez pour rejoindre ce sur quoi j'ai terminé la dernière fois, à savoir qu'il y a problème autour de cette fonction fregeienne précisément de la *Bedeutungswert* qui est *Wahrheitswert*, et que cette valeur de vérité, s'il y a problème, c'est là, peut-être, que vous verrez en fait que nous pouvons apporter quelque chose qui en donne, qui en désigne, d'une façon renouvelée par notre expérience, le véritable secret : il est de l'ordre de l'objet a.

C'est au niveau de l'objet a en tant qu'objet qui choit, dans l'appréhension d'un savoir, que nous sommes, comme hommes de la science, rejoints par la question de la vérité. Ceci est caché parce que l'objet a ne se voit même pas dans la structure du sujet telle qu'elle est édifiée dans la logique moderne, et que c'est proprement ce que notre expérience nous force d'y restaurer là où la théorie précisément, non seulement se prétend mais se prouve être supérieure au mythe, et que c'est seulement à partir de là que peut être donné son statut, un statut dont on rende compte et non pas seulement qu'on constate, comme le fait d'être divisé, son statut au sujet précisément dont le sens ne saurait échapper à cette division.

## **La logique du fantasme**

**16 novembre 1966**

J'entends par «sens » exactement ce que je vous ai fait entendre au début d'une année sous la formule : *Colourless green ideas sleep furiously*. Ce qui peut se traduire en français par ceci, qui dépeint admirablement

l'ordre ordinaire de vos cogitations : des idées vertement fuligineuses s'assoupissent avec fureur !

Ceci, précisément, faute de savoir qu'elles s'adressent toutes à ce signifiant du manque du sujet que devient un certain premier signifiant dès que le sujet articule son discours. À savoir ce dont quand même tous les psychanalystes se sont assez bien aperçus — encore qu'ils ne surent rien en dire qui vaille — à savoir l'objet a qui, à ce niveau, remplit précisément la fonction que FREGE distingue du Sinn sous le nom de *Bedeutung*. C'est la première *Bedeutung*, l'objet a, le premier référent, la première réalité, la *Bedeutung* qui reste parce qu'elle est, après tout, tout ce qui reste de la pensée à la fin de tous les discours

## **L'acte psychanalytique**

**13 mars 68**

l'objet autour de quoi surgit la première demande, c'est le seul objet qui apporte au petit être nouveau né, ce complément, cette perte irréductible, qui en est le seul support, à savoir ce sein, si singulièrement ici placé pour cette utilisation, qui est logique de sa nature : l'objet a, et de ce que FREGE appellerait la variable, la variable j'entends dans l'instauration d'une fonction quelconque  $Fx$  ; que si une variable est quantifiée, elle passe à un autre statut précisément d'être quantifiée comme universelle ; cela veut dire non pas simplement que n'importe laquelle, mais que foncièrement dans sa consistance, c'est une constante. Et que c'est pour cela que, pour l'enfant qui commence d'articuler, avec sa demande, ce qui fera le statut de son désir, si un objet a cette faveur de pouvoir un instant remplir cette fonction constante, c'est le sein.

## **D'un Autre à l'autre**

**5 mars 69**

Pour l'instant, revenons au savoir et repartons de ce qui ici s'énonce. Ce n'est pas la même chose d'énoncer une formule en commençant par un bout ou par l'autre. Le savoir, peut-on dire, inversement de notre expérience, c'est ce qui manque à la vérité. C'est pour ça que la vérité — ce qui évidemment met en porte-à-faux le débat d'une certaine et seulement de celle-là, logique, de la logique de FREGE pour autant qu'elle part sur les béquilles de deux valeurs aussi bien notables, 1 ou 0, vérité ou erreur ; regardez bien quelle peine il a à trouver une proposition qu'il puisse qualifier de véridique, il faut qu'il aille invoquer le nombre de satellites qu'a Jupiter ou telle autre planète ; autrement dit quelque chose de bien rond et de tout à fait isolable, sans se rendre compte que ce n'est que recourir au plus vieux prestige de ce par quoi d'abord le réel est apparu comme ce qui revient toujours à la même place ; du fait qu'il ne puisse pas avancer autre chose que le recours à ces entités astronomiques, que bien sûr il n'est même pas question qu'un mathématicien énonce comme formule portant inhérente en soi la vérité  $2 + 2 = 4$ , car ce n'est pas vrai si par hasard

dans chacun des 2 il y en avait un qui était le même, ils ne feraient que 3, il n'y a pas beaucoup d'autres formules qui puissent être énoncées comme vérité.

## **L'Envers de la psychanalyse**

**11 mars 1970**

Au niveau des sciences humaines, l'étudiant se sent a-studé. Il est astudé parce que, comme travailleur — repérez-vous sur les autres petits cadres — eh bien, il a à produire quelque chose dont à la vérité il arrive de temps en temps que mon discours suscite des réponses qui ont un rapport avec lui. C'est rare, mais de temps en temps ça me fait plaisir ! C'est comme ça que quand je suis arrivé à l'École Normale, il s'est trouvé que des jeunes gens se sont mis à discourir sur le sujet de la science. À la vérité, j'en avais fait l'objet du premier de mes séminaires de l'année 1965. C'était pertinent, le sujet de la science, mais il est clair que ça va pas tout seul. Ils se sont fait taper sur les doigts. On leur a expliqué que le sujet de la science, ça n'existait pas : et au point vif où ils avaient cru le faire surgir, à savoir dans le rapport du 0 au 1 dans le discours de FREGE, on leur a démontré que les progrès de la logique mathématique, avaient permis de réduire complètement, pas de suturer, d'évaporer le sujet de la science.

Le malaise des a-studés n'est pourtant pas sans rapport avec ceci qu'ils sont quand même priés de constituer avec leur peau le sujet de la science, ce qui, comme ça, aux dernières nouvelles, dans la zone des sciences humaines, semble présenter quelques difficultés. Et c'est ainsi que pour une science si bien assise d'un côté et si évidemment conquérante de l'autre, assez conquérante pour se qualifier d'humain, sans doute parce qu'elle prend les hommes pour humus, eh bien, il se passe des choses, il se passe des choses qui, en somme, nous font retomber sur nos pieds et nous font toucher qu'au niveau de la vérité le fait d'y substituer le pur et simple commandement, celui du Maître — ne croyez pas que le Maître soit toujours là, c'est le commandement qui reste, l'impératif catégorique « Continue à savoir », il y a plus besoin qu'il y ait personne là, nous sommes tous embarqués, comme dit Pascal, dans le Discours de la Science — eh bien, il reste que quand même le mi-dire se trouve justifié de ceci qu'il appert que, sur le sujet des sciences humaines, il y a rien qui tienne debout.

## **D'un discours qui ne serait pas du semblant**

**16 juin 71**

amène. J'ai, la dernière fois, articulé ceci, qu'en somme, à prendre les choses du point qui peut en effet être interrogé, de ce qu'il en est du discours le plus commun, que si nous voulons, non pas pousser à son terme ce

que la linguistique nous indique, mais justement l'extrapoler, à savoir nous apercevoir que rien de ce que le langage nous permet de faire n'est jamais que métaphore, ou bien métonymie, que le quelque chose que toute parole quelle qu'elle soit prétend un instant dénommer ne peut jamais que renvoyer à une connotation, et que s'il y a quelque chose qui puisse au dernier terme s'indiquer comme ce qui de toute fonction appareillée du langage se dénote, je l'ai dit la dernière fois, il n'y a qu'une *Bedeutung*, die *Bedeutung* des Phallus, c'est là, seul, ce qui est du langage, dénoté, bien sûr, mais sans que jamais rien n'y réponde, puisque, s'il y a quelque chose qui caractérise le phallus, ça n'est, non pas d'être le signifiant du manque, comme certains ont cru pouvoir entendre certaines de mes paroles, mais d'être assurément en tout cas ce dont ne sort aucune parole. *Sinn* et *Bedeutung*, c'est de là, je l'ai rappelé la dernière fois, c'est de cette opposition articulée par le logicien vraiment inaugural qu'est FREGE, *Sinn* et *Bedeutung*, définissent des modèles qui vont plus loin que ceux de connotation et de dénotation. Beaucoup de choses dans cet article dont FREGE instaure les deux versants du *Sinn* et de la *Bedeutung*, beaucoup de choses sont à retenir, et spécialement pour un analyste. Car assurément, sans une référence logique et qui bien sûr ne peut suffire, à la logique classique, à la logique aristotélicienne, sans une référence logique, il est impossible de trouver le point juste en les matières que j'avance. La remarque de FREGE tourne toute entière autour de ceci, que portées à un certain point du discours scientifique, ce que nous constatons, c'est par exemple des faits comme celui-ci, que, est-ce la même chose que de dire Vénus ou de l'appeler de deux façons, comme elle fut longtemps désignée l'étoile du soir et l'étoile du matin ? Est-ce la même chose de dire Sir Walter Scott et de dire l'auteur de Waverley ? Je préviens ceux qui l'ignoreraient qu'il est effectivement l'auteur de cet ouvrage qui s'appelle Waverley. C'est à l'examen de cette distinction que FREGE s'aperçoit qu'il n'est pas possible en tous les cas de remplacer Sir Walter Scott par l'auteur de Waverley. C'est en cela qu'il distingue ceci que l'auteur de Waverley véhicule un sens, un *Sinn*, et que Sir Walter Scott désigne une *Bedeutung*. Il est clair que si l'on pose avec Leibnitz que, *salva veritate*, pour sauver la vérité, il faut poser que tout ce qui se désigne comme ayant une *Bedeutung* équivalente et qui peut indifféremment se remplacer, et si on met la chose à l'épreuve comme je vais tout de suite la mettre à l'épreuve selon les voies tracées par FREGE lui-même, que, peu importe que ce soit George III ou George IV, ça n'a en l'occasion que peu d'importance, demandait, s'informait, de savoir si Sir Walter était l'auteur de Waverley. Si nous remplaçons « l'auteur de Waverley » par « Sir Walter Scott », nous obtenons la phrase suivante : « Le Roi George III s'informait pour savoir si Sir Walter Scott était Sir Walter Scott. » Ce qui bien évidemment n'a absolument pas le même sens. C'est à partir de cette simple remarque, opération logique, que FREGE instaure, inaugure sa distinction fondamentale du *Sinn* et de la *Bedeutung*. Il est tout à fait clair que cette *Bedeutung* renvoie bien sûr à une *Bedeutung* toujours plus lointaine, qui renvoie bien sûr à la distinction de ce qu'il appelle le discours oblique et le

discours direct. C'est pour autant que c'est dans une subordonnée que c'est le Roi George III qui demande, que nous devons ici maintenir les Sinn dans leur droit et ne remplacer en aucun cas l'auteur de Waverley par Sir Walter Scott.

Mais ceci bien sûr est un artifice qui, pour nous, nous mène sur la voie de ceci, à savoir que Sir Walter Scott, dans l'occasion, c'est un nom. Et aussi bien que quand M. Carnap reprend la question de la *Bedeutung*, c'est par le terme *nominatum* qu'il le traduit. En quoi, justement, il glisse, là, où il n'aurait pas fallu glisser.

Car ceci que je commente, peut nous permettre d'aller plus loin, mais certainement pas dans la même direction que M. Carnap. C'est celle de ce que veut dire le nom, n.o.m., je le répète, comme la dernière fois. Il nous est très facile de faire ici le joint avec ce que j'ai indiqué tout à l'heure. Je vous ai fait remarquer que le phallus est ceci qui nous met sur la voie de ce point que je désigne ici accentué, c'est que le nom, le nom name, et le nom noun, mais on ne voit bien les choses qu'au niveau du nom propre, comme disait l'autre, le nom, c'est ce qui appelle, sans doute, mais à quoi ? C'est ce qui appelle à parler. Et c'est bien ce qui fait le privilège du phallus, c'est qu'on peut l'appeler éperdument, il dira toujours rien.

(...)

Il est tout à fait clair que si la castration a un rapport au phallus, ça n'est pas là que nous pouvons le désigner. Je veux dire que si je fais le petit schéma qui correspondrait au pas tous ou au pas toutes, comme désignant un certain type de la relation au  $\Phi$ dex, c'est bien dans ce sens que c'est au  $\Phi$ dex que, tout de même, que se rapportent les élus. Le passage à la médiation, entre guillemets, n'est bien celle que de cet au moins un que je soulignai et que nous retrouverons dans Péano par ce  $n + 1$  toujours répété, celui qui en quelque sorte suppose que le  $n$  qui le précède se réduit à zéro. Par quoi ? Précisément, par le meurtre du Père. Par cette... ce repérage de, si l'on peut dire, le détour, la façon pour employer le terme de FREGE lui-même, c'est bien le cas de le dire, oblique, *ungerade*, dont le sens du meurtre du Père se rapporte à une autre *Bedeutung*, c'est là qu'il faudra bien que je me limite aujourd'hui, m'excusant de n'avoir pas pu pousser plus loin les choses. Ça sera donc pour l'année prochaine, je regrette que les choses se soient cette année, aient été ainsi forcément tronquées, mais vous pourrez voir que Totem et Tabou par contre, à savoir ce qui met du côté du Père la jouissance originelle, est quelque chose à quoi ne répond pas moins un évitement strictement équivalent de ce qu'il en est de la castration, strictement équivalent.

Ce en quoi se marque bien ceci que l'obsessionnel, l'obsessionnel pour répondre à la formule : il n'y a pas de  $x$  qui existe qui puisse s'inscrire dans la variable  $\Phi$  de  $x$ , l'obsessionnel, comment l'obsessionnel se dérobe. Il se dérobe simplement de ceci, de ne pas exister. C'est le quelque chose auquel, pourquoi pas, nous renouerons la suite de notre discours, l'obsessionnel en tant que, il est dans la dette de ne pas exister au regard de ce Père non moins

mythique qui est celui de Totem et Tabou, comment? C'est là que s'attache, que s'attache réellement tout ce qu'il en est d'une certaine édification religieuse, et de ce en quoi elle n'est, hélas, pas réductible, et même pas de ce que Freud accroche à son second mythe, celui de Totem et Tabou, à savoir ni plus ni moins que sa seconde topique, c'est ce que nous pourrions développer ultérieurement. Car notez-le, la seconde topique, sa grande innovation, c'est le surmoi.

### **Le savoir du psychanalyste**

**3 février 1972**

Mais est-ce qu'il y aurait S 1, s'il n'y avait pas S 2 ? C'est un problème, parce qu'il faut qu'ils soient deux d'abord pour qu'il y ait S 1. J'ai abordé la chose, là, au dernier séminaire, en vous montrant que de toutes façons, ils sont au moins deux même pour qu'un seul surgisse : zéro et un, comme on dit, ça fait deux. Mais ça, c'est au sens où l'on dit que c'est infranchissable. Néanmoins, ça se franchit quand on est logicien, comme je vous l'ai déjà indiqué à me référer à FREGE.

**3 mars 1972**

Bien sûr, on comprend ici que les gens glissent et que, sous prétexte que ce qu'on pressent être cet au-delà du langage ne peut être que mathématique, on s'imagine, parce que c'est le nombre, qu'il s'agit de la quantité. Mais, peut-être justement, mais peut-être justement n'est-ce pas à proprement parler le nombre dans toute sa réalité auquel le langage donne accès, mais seulement d'être capable d'accrocher le Zéro et le Un. Ce serait par là que se serait faite l'entrée de ce réel, ce réel seul à pouvoir être l'au-delà du langage, à savoir le seul domaine où peut se formuler une impossibilité symbolique.

Ce fait que, du rapport, lui accessible au langage, accessible au langage s'il est fondé très justement du non-rapport sexuel, qu'il ne puisse donc affronter le Zéro et le Un, ceci trouverait, assurerait aisément son reflet dans l'élaboration par FREGE de sa genèse logique des nombres.

### **Ou pire**

**19 janvier 72**

Qu'est la nécessité, ai-je dit, qui s'instaure d'une supposition d'inexistence?

Dans cette question, ce n'est pas ce qui est inexistant qui compte, c'est justement la supposition d'inexistence, laquelle n'est que conséquence de la production de la nécessité. L'inexistence ne fait question que d'avoir déjà réponse double certes, de la jouissance et de la vérité, mais elle inexiste déjà. Ce n'est pas par la jouissance ni par la vérité que l'inexistence prend statut, qu'elle peut inexister, c'est-à-dire venir au symbole qui la désigne comme inexistence, non pas au sens de ne pas avoir d'existence, mais de n'être existence que du symbole qui la ferait inexistante et qui lui, existe, c'est un nombre, comme vous le savez, généralement désigné par zéro. Ce qui montre bien que l'inexistence

n'est pas ce qu'on pourrait croire, le néant, car qu'en pourrait-il sortir, or la croyance, la croyance en soi, il n'y en a pas trente six, de croyances. Dieu a fait le monde du néant, pas étonnant que ce soit un dogme. C'est la croyance en elle-même, c'est ce rejet de la logique qui s'exprime — il y a un de mes élèves qui a un jour trouvé ça tout seul — et qui s'exprime selon la formule qu'il en a donnée, je le remercie : « Sûrement pas, mais tout de même ». Ça ne peut aucunement nous suffire. L'inexistence n'est pas le néant. C'est, comme je viens de vous le dire, un nombre qui fait partie de la série des nombres entiers. Pas de théorie des nombres entiers si vous ne rendez pas compte de ce qu'il en est du zéro, c'est ce dont on s'est aperçu, dans un effort dont ce n'est pas hasard qu'il est précisément contemporain, un peu antérieur certes, de la recherche de Freud, c'est celui qu'a inauguré, à interroger logiquement ce qu'il en est du statut du nombre, un nommé FREGE, né huit ans avant lui et mort quelque quatorze ans avant.